



Marie-Michèle
Martinet

MONSIEUR GAGARINE

roman
Gallimard

Extrait de la publication

MONSIEUR GAGARINE

MARIE-MICHÈLE MARTINET

MONSIEUR
GAGARINE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Il construit des maquettes d'avions comme si sa vie dépendait de la qualité de leur assemblage. On dirait qu'il s'imagine qu'une fois son travail terminé ces espèces de libellules en plastique vont s'animer d'une vie propre et prendre leur envol pour aller se poser d'elles-mêmes sur l'étagère à bibelots qu'il leur a destinée.

L'opération commence par la préparation minutieuse du plan de travail. Poser la boîte sur la table de la cuisine. En général, c'est un coffret cartonné de la marque Heller, dont les illustrations sur l'emballage évoquent les BD de Jean-Michel Charlier : Bréguet 1011 Capricorne, Lockheed Constellation, Ju 87 Stuka... À l'intérieur il y a un plan de montage qu'il faut déplier soigneusement sur la toile cirée sur laquelle s'alignent déjà les pièces de l'avion miniature. Les plus petites sont présentées par plaques à détacher de leur support.

Le travail consiste à joindre d'abord les plus gros éléments, les deux moitiés du fuselage et les ailes, sans oublier la verrière transparente du cockpit. Mais pas avant d'avoir placé le pilote sur son siège car sinon il sera trop tard pour rectifier : la colle aura verrouillé les issues, devenues aussi hermétiques que le couvercle d'un cercueil plombé. À moins de tout démolir, il sera impossible de faire entrer le petit bonhomme aux traits indistincts à l'intérieur de la carlingue. Et a-t-on déjà vu un avion voler tout seul ? C'est pourquoi il faut scrupuleusement respecter la procédure de montage.

L'étape finale est la plus ludique. Il s'agit de fixer les accessoires tels que le train d'atterrissage, la dérive, les feux latéraux. Poncer les coulures avec une lime à ongles avant de passer la couleur et, après séchage complet, placer les décalcomanies... Enfin, on peut admirer la perfection des volumes en s'assurant que l'hélice, si c'est un modèle qui en dispose, effectue une rotation satisfaisante.

L'homme qui manie le tube de colle a passé son CAP de tourneur en 1947, son brevet d'études industrielles, son brevet élémentaire des sports aériens et son brevet de planeur type B suivi, en 1953, du type C et du 1^{er} degré du brevet d'aptitude de pilote d'avion de tourisme. Pour un peu, il aurait pu prendre place dans l'une de ces machines volantes dont il recompose les volumes plus ou moins

bien rendus par la miniaturisation. Il aurait pu... mais, en 1955, il a raté le 2^e degré du brevet de vol moteur. Et l'année suivante, il a tout abandonné.

Il construit des maquettes d'avions comme pour conjurer le sort. On dirait que sa vie est déjà derrière lui. Il en mesure le chemin non pas à l'aune de ce qu'il a accompli mais de ce qu'il a raté. La toile cirée qui luit sous la lampe ressemble à un tarmac où s'alignent ses chasseurs de poche : des jouets interdits aux enfants — lui seul a le droit d'y toucher. Modèles réduits d'un rêve trop grand qui, à défaut de prendre l'air, devra se contenter de retenir la poussière dans le salon.

À presque trente ans, il est marié et père d'une petite fille. Au volant d'une Frégate Renault, il se déplace avec femme et enfant d'un chantier à l'autre, là où l'on trouve encore, en France, du pétrole : Ardèche, Hérault, Landes, Gers, Seine-et-Marne... Croit-il toujours possible d'éviter la ligne de fuite? Rien n'est moins sûr... Il connaît déjà la fin de cette histoire qui n'est que la sienne; pas celle qu'il avait envie d'entendre. Et puis, il y a l'enfant qui constitue l'un des obstacles à ce qu'il croyait être son destin. Elle est aussi sa complice, mais il ne le sait pas encore. Dans le landau que ses parents ont installé sur la banquette arrière de la voiture, la petite fille a appris à trouver ses repères en décryptant le monde

à l'envers. Allongée dans ses coussins, la tête posée à l'horizontale, elle regarde le paysage défilier par la fenêtre. Compte tenu de sa petite taille et de cette position couchée, elle ne voit en fait que le ciel, la cime des arbres, les toits des maisons, les pylônes... Et quand ils sont de retour en terre connue, du côté de Villars, elle sait que la voiture arrive à l'aéroclub au moment où la manche à air rayée de blanc et rouge fait irruption dans son champ de vision.

Elle recevra son baptême de l'air vers l'âge de deux ans, assise sur les genoux de son père, dans un petit coucou piloté par un de ses copains ; un de ceux avec lesquels il a appris à voler avant de rater son brevet moteur. Dans tous les cas, elle n'a pas trois ans puisque, dès leur retour à la maison, elle va faire la fanfaronne devant son grand-père qui, offusqué, traitera son fils d'irresponsable parce qu'il a entraîné la petite dans cette dangereuse activité. C'est sûr, elle n'a pas trois ans car si tel avait été le cas, elle n'aurait pu se confier ainsi à son grand-père : il aurait déjà été mort.

L'avion est sans doute un Piper, un de ces modèles courants dans les aéroclubs. Elle se souvient encore très bien de ce vol, surtout de l'air qui siffle dans les haubans et du ronronnement du moteur ; de l'aspect plus gai du paysage quand on le voit d'en haut ; plus gai... comme ce sourire qui s'accroche

à la bouche du père, lui qui ne sourit pas bien souvent. Chaque fois qu'elle l'accompagne à Villars, elle espère sans oser le dire que l'expérience va se renouveler, ignorant que l'histoire est déjà finie puisque deux ans avant sa naissance le père a cessé de piloter. Bientôt, ils ne viendront plus à Villars...

La France de 1960 a du plomb dans l'aile, même si elle fait semblant de l'ignorer : les Trente Glorieuses aident à oublier les privations de la guerre et les lâchetés de l'Occupation. À la maison, il y aura bientôt un Frigidaire, un électrophone qui se replie dans sa mallette avec, à l'intérieur du couvercle, un haut-parleur en bakélite. Une machine à laver avec son hublot en forme d'œil de cyclope qui tourne. Et la télévision qui fait un peu le même effet que ces boules de verre qu'on retourne pour faire tomber la neige sur des paysages de conte de fées. Des poissons rouges se déplacent sur l'écran fluorescent, et aussi des îles plantées de bananiers, des bouteilles de Coca-Cola, des Alfa Romeo, des documentaires anglais sur la reproduction des papillons en Amazonie, des dessins animés tchécoslovaques peuplés de bonshommes en fil de fer coiffés d'un petit chapeau mou qui marchent sans fin dans des rues vides,

des cracheurs de feu et des tigres du Bengale, des statuettes vaudoues, des banquises, des courses en traîneaux... et aussi un ourson vêtu d'un tee-shirt rouge nommé Mischka. Il vient, paraît-il, de ce pays que l'on appelle l'URSS. C'est logique : la plupart des gens ne détachent pas les lettres pour prononcer son nom. Ils disent URSSE, comme pour désigner le père de Mischka, un gros OURS, débonnaire ou brutal, selon les convictions politiques de chacun.

Dans ce pays lointain, un homme nommé Joseph Staline, qui ressemble un peu au père, s'est mis en tête de placer les Russes sur orbite. Sitôt la guerre terminée, il n'a eu que cette idée à l'esprit : aller planter des faucilles et des marteaux sur la Lune. C'était son idée fixe, comme le racontera plus tard ce film de Nikita Mikhalkov dans lequel un aérostat profile soudain au-dessus d'une campagne à la Tchekhov un immense calicot à l'effigie de l'homme aux grosses moustaches qui se targuait d'être l'ami des aviateurs et faisait ratisser les campagnes par des biplans de propagande pour offrir aux kolkhoziens ébahis leur baptême de l'air. L'avenir passe par le ciel, disait-il. L'avenir lui a donné raison... Ce qui ne l'a pas empêché d'être déjà mort quand, en octobre 1957, le premier Spoutnik a envoyé vers la Terre ce long bip bip bip... qui ressemblait au hululement d'un oiseau de nuit sidéral. À ce moment, tout le monde a bien compris que l'histoire ne s'ar-

rêterait pas là : après ces premières incursions dans le noir cosmique, les Russes ont envoyé des chiens dans l'espace. Et aussi des poules et même des mouches drosophiles. Maintenant, ils songent à un cobaye humain, mais nul ne connaît encore le nom de Youri.

C'est l'histoire d'un petit Russe au sourire à faire fondre la Sibérie qui aurait pu être le petit frère du Français mélancolique tellement occupé à construire des maquettes d'avions. Leur différence d'âge n'est que d'un peu plus de quatre ans... et leurs trajectoires ne sont pas aussi divergentes qu'il y pourrait paraître. À vingt ans, ils nourrissaient l'un et l'autre le même projet : mettre les gaz et s'arracher à la pesanteur terrestre pour dessiner dans le ciel des équations futuristes ; échapper à la vie ordinaire.

Pour l'instant, le petit Russe n'est encore qu'un jeune métallo. Pur produit de la méritocratie soviétique, il a appris à piloter et décroché son brevet en 1955, à l'aéroclub de Saratov. Ensuite, à vingt et un ans, il est entré comme élève pilote à l'école de l'air de Tchkalov et il s'est marié, en novembre 1957, avec une jeune femme nommée Valentina. À en croire ses biographes, il n'est pas tant que ça intéressé par l'aventure des premiers Spoutnik... Ce qui lui plaît, au jeune Youri, c'est d'apprendre à piloter son MiG-15 pour réussir ses examens. Pilote pas

tellement doué, d'ailleurs. Et si petit : un mètre cinquante-sept sous la toise. Quelques années plus tôt, pour accéder aux commandes de son Yak-18, il lui fallait rehausser son siège avec un coussin ! Cela ne l'a pas empêché de faire partie de la vingtaine de pilotes sélectionnés parmi les trois mille candidats au vol cosmique. Bien au contraire : sa petite taille sera un atout supplémentaire pour se loger dans le minuscule habitacle du vaisseau spatial. Mais il l'ignore encore...

Le Français fut non pas fondateur, comme le Russe, mais tourneur-fraiseur : deux métiers de la métallurgie emblématique de la mythologie ouvrière, tant dans les républiques soviétiques qu'au sein du prolétariat français de l'après-guerre. Mais les similitudes s'arrêtent là : tandis que Youri gravit les premières marches de son destin de pilote, le père doit renoncer à entrer à l'École de l'air.

L'épisode ressemble à une scène sentimentale dans un film de Harold Lloyd : le père y tient le rôle du jeune premier naïf. Quand l'enfant l'imagine, elle le voit vêtu de ce léger blouson en nylon couleur café au lait qu'il porte si souvent — en vérité, cela ne peut pas être ce blouson, mais c'est quand même celui-là qu'elle voit. Les parents du père sont plantés devant lui, figés dans leurs habits sombres, coiffés l'un et l'autre d'un chapeau, en bordure d'un champ — pourquoi est-ce qu'elle imagine un champ, l'en-

fant ? Elle les voit tout petits face à leur fils épris d'aventure. Ils pleurent, ils supplient : Tu briseras le cœur de ta mère... Le fils se tord les mains, puis cède aux supplications avant de le regretter aussitôt. Quelques semaines plus tard, plein d'amertume et comme pour infliger une punition à ses parents, il devance l'appel et intègre un régiment parachutiste d'élite.

Est-il prêt, dans de telles conditions, à devenir père à son tour ? À l'aube des années 1960, l'enfant est arrivée comme un cheveu sur la soupe. Il espérait un fils... Raté, c'est une fille. Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire d'une fille ?

C'est l'hiver : il paraît qu'il fit très froid, cet hiver-là... En Russie, il fut sans doute interminable tandis qu'une autre naissance se préparait pour le printemps : encore une fille, celle de Youri. Elle s'appellera Lenotchka.

Il a commencé les séances d'entraînement, à Moscou, au centre spécialement baptisé la Cité des Étoiles. Il s'y exerce à vivre en apesanteur à bord d'un Tupolev Tu-104 chargé de reproduire, en beaucoup plus intense, une sensation semblable à celle qui sur une balançoire bien lancée creuse l'estomac et presse le cœur, quand la nacelle marque un temps mort avant de basculer dans l'autre sens. Il s'habitue également à supporter des températures extrêmes dans un scaphandre surnommé l'Étuve chauffé à cinquante-cinq degrés et soixante-dix pour cent d'humidité, d'où il ressort en décrivant une irrésistible envie de dormir et des rêves de fontaines et de chutes d'eau... On le passe aussi à la centrifugeuse, dont la pression se mesure en g comme « gravité ». Huit g équivalent à huit fois la gravité terrestre et multiplient le poids du corps par huit soit, pour Gagarine, cinq cent soixante kilos ! Il garde quand

même le sourire, si l'on peut encore parler de sourire car le mouvement de ses lèvres ressemble plutôt à une grimace. À dix g, le sang n'irrigue plus le cerveau, on perd connaissance... Et puis, il y a la chambre sourde : une cellule d'isolation sensorielle dans laquelle il se retrouve privé de toute perception sonore. Ensuite, ses tympans sont déchirés de détonations diverses. Puis à nouveau le silence, qui rend fou quand le cœur bourdonne dans la tête, ronflant comme une cataracte. Dans toutes les situations, on veut connaître sa résistance au stress, même quand son sommeil est perturbé, même quand la pièce est soumise à de brusques variations de température, même quand le rythme du jour et de la nuit n'a plus rien à voir avec le cycle naturel du temps qui passe... Comme les autres candidats à l'espace, Youri est soumis à cette torture physique et mentale par séquences de quinze jours.

De cette période, son épouse conservera un souvenir mitigé : « Il me semblait parfois que la Cité des Étoiles me prenait de plus en plus Youri, écrit Valentina Gagarina. Je faisais mine de ne rien remarquer mais une étrange inquiétude s'emparait de moi... »

Quand ils se sont rencontrés, pendant l'hiver 1956, à Tchkalov, il soufflait un vent glacé donnant à la steppe l'allure d'un désert de dunes congelées.

C'était, dit-elle, dans un bal. Il dansait mal, mais elle ne fut pas insensible au prestige de l'aviateur...

Quand les entraînements ont commencé, elle est restée seule à l'attendre. Plus tard, ils emménageraient avec Lenotchka à la Cité des Étoiles, cette résidence pour cosmonautes installée près de Moscou. Mais pour le moment, elle l'attend et ne sait rien de ce qui se prépare; du moins, elle n'est pas censée le savoir : il a pour consigne de ne rien dire. Et il ne dit rien... Il sourit pour donner le change. Pourtant, la veille du jour décisif, elle comprend. « À ce moment, j'ai ressenti comme une brûlure, écrira-t-elle. Je ne sais plus comment j'en suis venue là, mais j'ai posé la question que je ne devais sans doute pas poser... »

Le 11 avril 1961, elle demande :

« Qui est celui qui va partir? »

Il lâche :

« C'est moi... »

Que fait Valentina, ce 12 avril 1961, avec ses deux petites filles? Et que fait cette femme française avec cette enfant, dans ce modeste deux-pièces loué au numéro 21 de la rue Lakanal, dans cette ville ouvrière où le père est la plupart du temps absent? En octobre 1959, dix mois après la naissance de l'enfant, il a signé un contrat pour aller travailler comme foreur sur un chantier d'extraction pétrolière dans le désert du Sahara. La petite est restée seule avec sa mère...

De cet appartement et de cette solitude, elle ne gardera que le souvenir du lit des parents recouvert d'une couverture algérienne en laine rouge à larges bandes géométriques noires et blanches. Dans la chambre à coucher, qui fait également office de salle de jeu, sur cette couverture qui pique un peu la peau, elle peut jouer des heures durant, sur le lit,

avec une boîte de boutons qu'elle dispose selon un ordre dont elle n'a pas conservé la logique. Ensuite, dans le silence de la chambre, elle s'endort.

Là-bas, le père travaille pendant sept jours d'affilée puis, après un repos de trente-six heures, il recommence. Trois fois selon le même scénario : au bout de neuf semaines, il peut rentrer en France pour une période de vingt et un jours. Quand il revient d'Algérie, l'enfant pleure à la vue de cet homme maigre et mal rasé qui voudrait la prendre dans ses bras. Et quand il repart, elle pleure à nouveau parce qu'il s'en va.

Le père ne voit pas l'enfant grandir ; ou plutôt si, au contraire : à chacun de ses retours, il se dit qu'elle a tellement changé... Maintenant, elle marche, elle parle, trop même, elle est très bavarde. Parfois, il l'emmène à la fête foraine. La préférence de l'enfant va aux petites voitures décapotables et à l'autobus dont elle veut évidemment occuper le siège du conducteur, même si ce n'est pas la place la plus stratégique pour attraper la « queue du Mickey » qui donne droit à un tour supplémentaire. Dans une moindre mesure, elle aime bien les chevaux de bois, malgré leur lenteur... Mais ce qu'elle choisit par-dessus tout, c'est de monter avec son père dans un de ces grands avions où les enfants n'ont pas le droit d'embarquer sans la présence d'un adulte à leurs

côtés. C'est comme ça que la relation se construit entre eux : autour des avions ; ou plutôt de ces substituts d'avions qui les confortent l'un et l'autre dans la nostalgie du temps révolu de l'aéroclub. À une différence près : pour lui, il ne s'agit plus de voler vraiment, juste de faire semblant d'y croire. Pour elle, il ne sera jamais question de faire semblant.

Évidemment, c'est toujours lui qui pilote, même s'il lui laisse parfois les commandes, jamais très longtemps car il garde toujours le contrôle. Quand il tient le manche, elle a la certitude qu'il est le plus grand aviateur du monde ; qu'il pilote vraiment, en choisissant la meilleure trajectoire ; et que leur avion monte plus haut que les autres. Plus haut... Sa tête tourne, se dilue dans le miroitement des ampoules bariolées. Elle se grise de la griserie de son père. Dans cette carlingue, lui d'habitude si avare de ses émotions se laisse aller à l'indulgence. On dirait que la présence de l'enfant près de lui l'apaise un peu. Il serait presque prêt à se réconcilier avec lui-même et avec le monde, à retrouver le chemin de ce destin perdu qui lui apparaît à nouveau comme une trajectoire possible, plus lumineuse, plus flamboyante, plus vaste que la nuit qui scintille dans la lumière des néons. Mais l'avion perd de la hauteur... Déjà, les manettes ne répondent plus... Atterrissage forcé. C'est le forain

Cet ouvrage est un texte de fiction. À ce titre, l'auteure s'est autorisée quelques libertés avec l'exactitude historique de l'exploit accompli par Youri Gagarine, en s'attachant surtout à la dimension tragique, réelle ou fantasmée, de ce personnage devenu mythique. Elle a cependant construit son travail sur la base des analyses et témoignages déjà publiés et, pour plus de précisions, renvoie à la lecture des biographes du cosmonaute, tout particulièrement, pour la France, aux publications de M. Yves Gauthier.



Monsieur Gagarine

Marie-Michèle Martinet

Cette édition électronique du livre
Monsieur Gagarine de *Marie-Michèle Martinet*
a été réalisée le 28 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133314).

Code Sodis : N48991 - ISBN : 9782072442537.

Numéro d'édition : 182229.